

19 Le rêve de l'arbre (Épisode 1)

Personnages : Pierre et l'érable

PIERRE – Salut mon ami ! Je suis content de te voir, j'ai fait un affreux cauchemar...

L'ÉRABLE – Raconte-moi.

PIERRE – J'ai rêvé, enfin... cauchemardé... que tu quittais la ville avec tous les autres arbres. Vous vous êtes extraits du sol, vous vous êtes rassemblés et, tous ensemble, vous nous avez abandonnés.

L'ÉRABLE – C'est étrange... Où sommes-nous allés dans ton cauchemar ?

PIERRE – Vous êtes retournés dans les forêts de vos ancêtres, ces belles forêts qui n'existent plus et qu'on ne voit plus que dans les livres.

L'ÉRABLE – C'est un cauchemar pour toi, peut-être, mais pour moi, ce serait un rêve ! Le paradis, le bonheur absolu, le nirvana !

PIERRE – Tu plaisantes ? Qu'est-ce que tu irais faire dans ces forêts ? Tu serais perdu au milieu de milliers d'arbres, je ne te retrouverais plus !

L'ÉRABLE – C'est vrai. Tu ne pourrais plus venir me voir après la classe. Mais, au moins, en nous rassemblant tous, nous pourrions vous sauver.

PIERRE – Je ne comprends pas. Qui veux-tu sauver ?

L'ÉRABLE – Tu es encore petit, Pierre, et tu ne comprends pas bien ce qui se passe actuellement. Tu ne te rends pas compte que la disparition des forêts d'antan met les hommes et la planète en danger.

PIERRE – Explique-moi alors. C'est vrai que je ne vois pas trop de quoi tu parles...

L'ÉRABLE – Eh bien, nous, les arbres qui constituons des forêts, nous permettons d'absorber le CO₂ et d'empêcher le réchauffement climatique, nous aidons à la régulation des pluies, nous protégeons les hommes des coulées de boue...

PIERRE – ... Je n'ai jamais vu de coulée de boue ! Et de la pluie, on en a assez !

L'ÉRABLE – Regarde un peu la télé, cherche sur Internet ! Tu verras que ces phénomènes de glissement de terrain, de canicule, de sécheresse touchent déjà régulièrement la France.

PIERRE – C'est vrai qu'il fait de plus en plus chaud en été. Et ça, c'est parce qu'il n'y a plus ces grandes forêts d'autrefois ?

L'ÉRABLE – Oui, l'homme a détruit les forêts pour cultiver, construire des villes, se chauffer. Et il continue à le faire sans se rendre compte du rôle tellement important que nous avons.

PIERRE – Tout ce que tu me dis m'effraie. Heureusement que j'ai fait ce cauchemar ! Tu m'as appris tellement de choses ! J'aimerais bien faire un exposé en classe, je suis certain que personne ne sait tout ça.

20 Le rêve de l'arbre (Épisode 2)**Extrait de texte (183 mots)**

Le lendemain, la ville était percée d'énormes trous. Les gens se pressaient en tous sens. Les chiens aboyaient vers le ciel. Les automobiles et les camions roulaient sur les boulevards comme un fleuve de métal. Des oiseaux voletaient de-ci de-là sans pouvoir se poser, sauf sur le toit des immeubles et l'appui des fenêtres, ou tombaient d'épuisement sur le sol. Le soleil fusillait les immeubles, l'air était sec et lourd de mauvais gaz, et la chaleur accablait chacun. On aurait dit qu'une guerre s'était abattue sur la ville. À l'endroit où mon ami s'élevait la veille, une grande blessure ouvrait le sol.

J'ignore combien de temps s'est écoulé. Je sais seulement que mon arbre a fini par revenir. Il avait compris, comme ses compagnons, que les humains ne sauraient pas comment vivre sans eux. Et qu'ils ne sauraient plus à qui parler en secret, comme moi avec mon ami.

Ainsi s'arrachèrent-ils une seconde fois du sol par une nuit sans lune, abandonnant cette fois-ci le royaume de leurs ancêtres – ces anciennes forêts d'Europe, d'Amérique, d'Afrique et d'Asie que plus personne ne connaît aujourd'hui.

Christophe GALLAZ, *Le rêve de l'arbre*, Gallimard jeunesse, 2008.

21 La maman de Begal (Épisode 1)

Personnages : Begal et sa mère

BEGAL – Tu ne devineras jamais ce qui m’arrive ! Le roi veut faire un match de polo contre mon équipe !

LA MÈRE – Il joue au polo ? Il joue bien ?

BEGAL – Je n’en sais rien. Je suppose qu’il sait jouer, sinon il ne proposerait pas ce match. Est-ce qu’il joue bien ? J’espère que oui. Il connaît sûrement mon équipe, il sait qu’on est les meilleurs !

LA MÈRE – Ne t’emballe pas comme ça ! Tu ne peux pas vaincre le roi. C’est impossible.

BEGAL – Pourquoi tu dis ça ? Tu sais bien qu’on gagne tous nos matchs. Je ne crois pas qu’il soit plus fort que nous !

LA MÈRE – J’en suis certaine, Begal. Tu es le plus fort, mais il ne faudra pas le montrer au roi.

BEGAL – Comment ça ? J’ai bien l’intention de lui montrer qui est le plus fort. Roi ou pas roi, ça ne change rien pour moi.

LA MÈRE – Tu as tort. Méfie-toi. Le roi est cruel et sournois. Il n’acceptera jamais d’être battu.

BEGAL – Que veux-tu qu’il fasse ? Je le battrai, il ne sera pas content, il fera la tête, peut-être qu’il se fâchera. Mais ça finira bien par passer.

LA MÈRE – C’est le roi, Begal ! Pourquoi crois-tu qu’il vienne jusqu’ici pour te défier ? Il veut montrer qu’il est le plus fort du royaume, il veut prouver à tout le monde qu’il est meilleur que toi. Et il est persuadé que tu le laisseras gagner.

BEGAL – Que je le laisse gagner ? Mais c’est impossible ! Ce n’est pas du jeu, jamais on ne laisse gagner son rival, ça ne se fait pas.

LA MÈRE – Dans des matchs normaux, peut-être, mais quand le roi arrive, la situation n’est plus normale, il faut t’adapter.

BEGAL – ... Et j’aurais l’air de quoi devant tous les villageois qui viendront et me font confiance ? Ils veulent me voir gagner, je ne peux pas les trahir.

LA MÈRE – Tu leur expliqueras après le départ du roi. Tu leur diras que tu l’as laissé gagner pour sauver ta vie.

BEGAL – Là, tu exagères ! Il ne va quand même pas m’assassiner pour un match de polo ! Tu es toujours trop inquiète. Tu verras, tout se passera bien.

LA MÈRE – Il faut que tu me croies. Je ressens le danger. Je sais qu’il t’arrivera malheur si tu ne le laisses pas gagner. Depuis la mort de ton père, je sais qu’une catastrophe va arriver.

BEGAL – Mais non, c’est juste ton cœur de maman qui s’affole. Il y aura bien trop de monde autour de nous, je serai protégé par la foule. Et puis, si je gagne et que je meurs, ce serait trop bizarre. Il serait tout de suite accusé. Il ne prendrait jamais ce risque.

22 La maman de Begal (Épisode 2)

Extrait de texte (190 mots)

Le lendemain, les gens étaient venus encore plus nombreux et d'encore plus loin pour suivre la partie qui allait opposer, pour la revanche, l'équipe du roi à celle de Begal.

Les compagnons du roi se montrèrent d'abord, vêtus de tuniques vertes brodées de fils d'or, et la foule chuchota d'émerveillement.

Quand s'approchèrent les joueurs de Shoghor, on entendit des exclamations étonnées : en tête, monté sur Bumburush, Begal s'était habillé de noir et dissimulait son visage derrière un foulard.

Le roi et ses compagnons blémirent. Mais les villageois prirent cette extravagance pour une provocation à l'encontre du roi qui avait refusé la veille d'accepter sa défaite, et ils applaudirent Begal.

Le chef du village annonça :

– L'engagement pour Begal !

Le roi, pâle, gardait le regard fixé sur le capitaine masqué.

Begal engagea la balle avec sa dextérité habituelle et galopa derrière. Un second coup de maillet bien ajusté l'envoya entre les poteaux averses. Les villageois se mirent à scander son nom :

– Be-gal ! Be-gal !

Begal marqua encore trois points avant que retentisse le signal indiquant la fin du jeu. L'équipe royale avait perdu pour la seconde fois.

Erik L'HOMME, « La maman de Begal », *Contes d'un royaume perdu*, Gallimard jeunesse, 2003.

23 **Maé et le lamantin** (Épisode 1)**Personnages : Yaya et Maé**

YAYA – Que tu as l'air triste, petite fille ! Ton cœur dégouline encore plus que cette pluie qui s'abat sur la mangrove. Que t'arrive-t-il ?

MAÉ – Je ne sais pas si je peux te le dire, je ne te connais pas.

YAYA – Eh bien ! Faisons connaissance. Je m'appelle Yaya, et je suis un lamantin. Un gros et gentil lamantin qui ne mange pas les fillettes. J'aime surtout les algues...

MAÉ – C'est vrai que tu as l'air gentil. Ta voix est douce, tu ne me fais pas peur. Je m'appelle Maé. J'habite avec une nouvelle maman qui ne m'aime pas. Elle ne me parle jamais et ne me sourit pas.

YAYA – Elle est méchante avec toi ? Elle te fait mal ?

MAÉ – Non, elle ne me tape pas. Mon père le verrait, elle le sait. Alors elle me blesse à l'intérieur. Elle ne me regarde pas, elle fait comme si je n'existais pas.

YAYA – Tu dois te sentir terriblement seule. Je comprends pourquoi tu es si triste. On se ressemble un peu, tu sais ?

MAÉ – Tu as aussi une nouvelle maman qui est méchante ?

YAYA – Non. Avec moi, ce sont tous les hommes qui sont méchants. Ils viennent chaque jour en mer et lancent des harpons pour m'attraper.

MAÉ – C'est quoi, un harpon ?

YAYA – C'est un outil composé d'un long manche avec un gros crochet au bout et qui sert à attraper les gros poissons ou les mammifères aquatiques. Quand ce crochet s'enfonce dans la chair, c'est très douloureux et ça fait des blessures très graves et profondes.

MAÉ – Bouh ! C'est horrible ! Pourquoi les hommes te font-ils ça ?

YAYA – Pour nous pêcher et nous manger. Nous, les lamantins, nous sommes de gros mammifères qui permettent de nourrir beaucoup de personnes, pendant pas mal de temps. Nous sommes très prisés.

MAÉ – Je n'ai jamais mangé de lamantin, et je n'en mangerai jamais !

YAYA – Il faut dire que les hommes ont du mal à nous pêcher parce que nous sommes lourds et forts, nous nous débattons. Mais parfois, nous perdons le combat, c'est ce qui est arrivé à mon amie.

MAÉ – Elle a été attrapée et les hommes l'ont mangée ?

YAYA – Oui, et depuis je suis seul, c'est pour cela que je te disais que nous nous ressemblons. Je suis content de t'avoir rencontrée, je comprends ta peine et je sais que tu comprends la mienne.

24 **Maé et le lamantin** (Épisode 2)**Extrait de texte (214 mots)**

L'envol d'une colonie d'ibis réveilla trop tard leur vigilance. Le danger était déjà là.

– Ah ! Un lamantin ! De l'huile de lamantin, hurla Piranhas, voilà qui me rendra la jeunesse ! Harponne-le ! Tue-le !

Comme Sinahi hésitait, elle s'empara du harpon.

C'est alors qu'un grand choc fit chavirer la pirogue. Aussitôt jaillirent de l'eau de monstrueuses mâchoires, prêtes à engloutir le ciel lui-même. C'était Squalé, plus terrifiant que jamais.

Il décrivit une ronde autour de Piranhas, comme s'il voulait lui offrir un dernier tour de manège avant de la dévorer. Avant qu'il ne soit trop tard, Yaya se jeta dans cette drôle de ronde.

D'un bond, le requin fut sur lui. Yaya, calmement, l'attira vers les profondeurs de la mangrove, là où les palétuviers étendent leurs racines en un gigantesque filet et où l'eau sent le soufre.

Maé les perdit de vue.

Sur la rive, Piranhas tremblait dans les bras de Sinahi. Maé, elle, sentait un énorme galet posé sur sa poitrine. C'est à peine si elle pouvait respirer. Yaya était-il encore en vie ?... Dans sa tête résonnaient ces paroles : « Chaque fois que tu voudras me voir, chante, chante et je viendrai. » Alors Maé se mit à chanter. À chanter les mots qu'elle cueillait dans son cœur meurtri.

Alex GODARD, *Maé et le lamantin*, Albin Michel jeunesse, 2000.

25 Houriya liberté (Épisode 1)

Personnages : Kilian et Simba

KILIAN – Que tu es mignon, petit lionceau ! Pourquoi me regardes-tu comme ça ? Comment t'appelles-tu ?

SIMBA – Ils m'appellent Simba. Tu peux m'appeler comme ça, si tu veux. Je te regarde parce que je te trouve différent des autres, tu as l'air doux, sensible, respectueux.

KILIAN – Les autres ne le sont pas ? Ils ne prennent pas soin de toi ?

SIMBA – Oh non ! Ils crient, ils sentent mauvais, ils m'envoient des lumières blanches dans les yeux, ils me montrent du doigt, me font des grimaces. Je les déteste.

KILIAN – Je comprends. Je suis désolé pour toi. C'est vrai que tu as l'air triste. Ça me bouleverse. Qu'est-ce que je peux faire pour toi ? Est-ce que tu veux que je te montre mon livre ?

SIMBA – De quoi il parle, ton livre ?

KILIAN – Il raconte ton pays, il y a plein d'illustrations du lion d'Atlas, comme toi, et de son environnement. Tu pourras découvrir d'où tu viens. Regarde !

SIMBA – Oh ! Je reconnais la savane dont ma maman m'a parlé. Ce sont d'immenses espaces de couleur ocre. Maman dit que c'est une couleur difficile à définir – elle est entre le jaune, le brun et le rouge, plus ou moins rouge ou plus ou moins jaune. On ne sait jamais trop. Mais elle dit aussi que c'est une couleur qui réchauffe le cœur.

KILIAN – Oui, elle a raison. Elle n'est pas très présente dans ce zoo.

SIMBA – Si ce n'était que ça. Ici, je vis un vrai cauchemar. Tout est petit, étroit, riquiqui ! Pas moyen de courir, de chasser, de vivre ! Dis, pourquoi les hommes nous enferment-ils dans des cages ?

KILIAN – Mmmh... Je ne sais pas vraiment. Je crois que c'est pour vous protéger, pour prendre soin de vous...

SIMBA – C'est une blague ? Tu trouves que je suis protégé ici ? Tu trouves que m'enlever tout ce que j'aime, c'est prendre soin de moi ?

KILIAN – Euh... Je crois aussi que c'est pour que les humains vous découvrent, pour qu'ils vous voient en réalité. Ton pays est très loin, jamais ils n'auraient l'occasion de vous voir.

SIMBA – Et ça leur sert à quoi de nous voir en vrai ? Ça change leur vie ? Ça leur apporte quelque chose d'utile ?

KILIAN – Non, mais ça leur fait plaisir.

SIMBA – Et pour leur simple plaisir, on va me priver de ma liberté, m'éloigner des miens, m'extraire de mon environnement naturel, me transformer en bête de cirque, me sacrifier ?

KILIAN – Oh, Simba ! Je suis tellement désolé. J'ai tellement mal pour toi. J'ai tellement honte de l'égoïsme des hommes. Je te promets de venir chaque jour pour te parler de ton Afrique adorée, de t'y emmener par la pensée. Nous allons rêver ensemble.

26 **Houriya liberté** (Épisode 2)**Extrait de texte (224 mots)**

Le garçon qui fait rêver les fauves

Kilian nous raconte une amitié hors du commun.

C'est une belle histoire que celle qui unit Kilian à Simba, un lionceau du zoo. Lors d'une visite, le petit garçon s'est arrêté devant l'enclos pour lire un documentaire sur les lions de l'Atlas.

« Simba me regardait. Je ne peux pas l'expliquer, c'est comme s'il me disait quelque chose » avoue Kilian, ému. Avec ses mots simples, les yeux brillants, il revient sur cette rencontre.

« Je suis venu le voir chaque jour. Je lui montrais l'image des montagnes dans le livre : il aimait beaucoup ! » Pour son ami, Kilian va emprunter de nouveaux livres et les images défilent devant le lionceau qui ne les quitte pas des yeux. « Je crois qu'il aimerait bien partir là-bas.

Ça le fait rêver. Ça me fait rêver aussi » confesse-t-il. « C'est incroyable ! s'enthousiasme l'un des gardiens du zoo. Ces deux-là, on jurerait qu'ils se comprennent ! » Touchés par cette amitié, les responsables du zoo ont décidé d'offrir au garçon un badge qui lui permettra de venir rendre visite à Simba aussi souvent qu'il le désire. Des visites que le lionceau attend, aux dires de son gardien : « Il tend l'oreille, guette. Et il le sent arriver avant même que je le voie ! »

Juliette CHAUX-MAZÉ, *Houriya liberté*, Le grand jardin éditions, 2021.

27 Suzanne aux oiseaux (Épisode 1)

Personnages : une femme et son enfant assis près du banc de Suzanne

L'ENFANT – Regarde, Maman, il y a une dame qui parle aux oiseaux près des hortensias. Tu crois qu'elle est folle ?

LA MAMAN – Non ! Ne dis pas ça ! Elle leur parle parce qu'elle se sent sûrement très seule.

L'ENFANT – Qu'est-ce qu'elle leur raconte ? Tu entends ce qu'elle dit ?

LA MAMAN – Oui, je crois qu'elle leur raconte sa vie. Elle a longtemps vécu au Maroc, dans une ville qui s'appelle Casablanca. Elle a beaucoup aimé vivre là-bas...

L'ENFANT – Mais ça sert à quoi de raconter ça aux oiseaux ? Ils ne la comprennent pas.

LA MAMAN – Ça lui permet de revivre ses souvenirs heureux. Tu sais, nous aussi on raconte des choses aux gens pour les revivre. Par exemple, quand on raconte nos vacances, ça nous permet d'y être encore un peu.

L'ENFANT – Oui, mais nous, on les raconte à des gens qui comprennent ! Pas à des oiseaux qui s'en moquent.

LA MAMAN – Elle n'a peut-être personne autour d'elle qui veuille bien l'écouter. Et puis, ce n'est pas si important, l'essentiel est qu'elle revive ces moments heureux, et elle le fait en les racontant.

L'ENFANT – Bof. C'est quand même bizarre. Moi je trouve qu'elle est un peu folle.

LA MAMAN – Je ne dirais pas ça... Toi aussi tu parles souvent dans ta chambre et tu es tout seul...

L'ENFANT – Oui, mais je parle à mes jouets, ce n'est pas pareil ! Et je ne leur raconte pas mes vacances !

LA MAMAN – Non, mais tu leur dis ce qu'ils doivent faire, tu imagines des dialogues entre deux personnages, tu leur dis où aller. Ce n'est pas tellement différent. Tes jouets ne comprennent rien non plus à ce que tu racontes.

L'ENFANT – Euh... C'est vrai. Je leur parle pour inventer une histoire et ça m'amuse beaucoup. Je comprends un peu mieux.

LA MAMAN – Tu sais, le langage permet de faire plein de choses, d'inventer des histoires, de se rappeler des souvenirs, de me convaincre quand tu veux prendre un dessert, de te mettre d'accord avec ton copain Tom...

L'ENFANT – Oh, oui ! Parfois on parle longtemps pour se mettre d'accord. C'est difficile d'avoir raison avec lui, il veut toujours commander !

LA MAMAN – Et tu utilises le langage pour arriver à tes fins !

L'ENFANT – Oui, et maintenant on parle pour que tu m'expliques et que je comprenne. Et tout à l'heure, je crois que je vais beaucoup parler pour que tu m'achètes une glace !

28 **Suzanne aux oiseaux** (Épisode 2)**Extrait de texte (222 mots)**

Avec ses mots maladroits, il explique que lui aussi, il a quitté son pays. Il a fui la guerre. Il a vu tant de choses laides qu'il voudrait oublier. Il dort ici, dans le parc, parce qu'il n'a nulle part où aller, parce qu'il aime les hortensias et la pelouse bien verte.

– Il n'y a pas de pelouse dans mon village de la montagne. Ici, c'est bien. Il n'y a pas la guerre. J'aurai une bonne vie. Enfin, je crois.

Les oiseaux écoutent Nadim en picorant les graines.

Le jeudi suivant, comme chaque jeudi, Suzanne la vieille dame vient s'asseoir sur son banc.

Nadim est là aussi. Il l'attend. Ils se connaissent, maintenant.

Suzanne a apporté deux sachets de graines. Les oiseaux arrivent. D'abord quelques-uns, prudents, inquiets. Puis de plus en plus. Et les canards aussi. Et même un cygne.

Suzanne et Nadim se parlent. Elle lui raconte les histoires de son passé. Il lui dit ses espoirs pour le futur. Les oiseaux arrivent en grand nombre pour les écouter. La vieille dame et le jeune homme mal fagoté se retrouvent chaque jeudi dans le jardin public.

Sauf quand il pleut.

Suzanne apprend de nouveaux mots à Nadim.

– Votre langue est difficile aux étranges ! lui dit-il avec ses mots maladroits.

– Se comprendre est facile aux amis ! lui répond-elle en souriant.

Marie TIBI, *Suzanne aux oiseaux*, Le grand jardin éditions, 2017.

29 Un tigre stupide

Personnages : le sage et le chacal

LE SAGE – Qu'est-ce qu'il est stupide, ce tigre !

LE CHACAL – Ça, c'est vrai ! On pourra bientôt dire « bête comme un tigre » ! Cela dit, tu n'as pas été très futé non plus !

LE SAGE – Comment ça, je n'ai pas été très futé ? Qu'est-ce que tu veux dire ?

LE CHACAL – Hé bien... Libérer un tigre affamé sous prétexte qu'il a promis de retourner dans sa cage après avoir bu. Ce n'est quand même pas malin !

LE SAGE – Vu comme ça, peut-être. Mais tu déguises la réalité. D'abord, je ne savais pas qu'il avait faim.

LE CHACAL – Tu as déjà vu un tigre qui n'a pas faim ? Il est enfermé dans une cage sans nourriture et tu ne comprends pas qu'il a faim, ça ne t'est pas venu à l'esprit ?

LE SAGE – Non. Il m'a dit qu'il avait soif. Il m'a dit : « deux lampées et je retourne dans ma prison ».

LE CHACAL – Donc il n'est pas si stupide que ça. C'est sûr que s'il t'avait dit qu'il mourrait de faim, tu ne lui aurais pas ouvert sa cage ! Sauf si tu t'étais contenté d'une promesse...

LE SAGE – Hé ! Mais j'ai l'impression que tu te moques de moi ! Tu ne serais pas en train de me prendre pour un abruti ?

LE CHACAL – Je n'ai rien dit de tel ! J'ai juste rappelé ce qui s'est passé... C'est toi qui déduis que tu as été bête. Mais la bêtise n'est pas forcément un état constant. Regarde le tigre, il a été très malin quand il t'a fait sa promesse et très stupide de croire ce que j'ai raconté.

LE SAGE – Et moi, très stupide de croire en sa promesse et très malin de faire appel à toi !

LE CHACAL – Exactement ! Mais franchement, comment est-ce possible que tu aies cru qu'une fois libéré, il ne se jetterait pas sur toi ?

LE SAGE – Parce que j'ai foi en la justice. Je crois en la moralité. Je pensais qu'il me respecterait parce que je l'avais délivré. Je pensais que je le méritais.

LE CHACAL – Oui. Je comprends ce que tu veux dire. Mais ce sont de grandes théories qu'on trouve dans les livres. La réalité est souvent très loin des belles pensées. Il suffit d'écouter le buffle et le manguier pour le comprendre.

LE SAGE – Tu as raison. J'étais très choqué par ce qu'ils ont raconté. Ce pauvre buffle qui est tellement maltraité après tous les services qu'il a rendus à l'homme. C'est tellement injuste !

LE CHACAL – Tout comme l'histoire du manguier. Se servir de lui en été et se montrer si impitoyable en hiver. C'est finalement normal que le tigre ne respecte pas non plus sa parole, il serait vraiment stupide de le faire.

LE SAGE – Finalement, le tigre a été stupide, je l'ai été, et toi, tu es le seul qui a su être malin et intelligent ! Heureusement que je suis tombé sur toi !

30 La sorcière amoureuse

Extrait de texte (181 mots)

C'était une vieille, très vieille sorcière. Elle habitait une maisonnette au fond des bois, près de la source des Trois Rochers.

Un jour, un jeune homme passa devant sa fenêtre. Il était beau. Plus beau que les princes des contes de fées. Et bien plus beau que les cow-boys des publicités télévisées.

La vieille sorcière fut émue, tout d'abord, puis troublée, et enfin amoureuse. Plus amoureuse qu'elle ne l'avait jamais été.

Naturellement, elle ne ferma pas l'œil de la nuit. Elle feuilleta toutes sortes de vieux grimoires remplis de formules magiques, elle courut les bois à la recherche d'ingrédients mystérieux, elle coupa, hacha, mixa, mélangea, pesa, ajouta, remua, gouta... Et au petit matin, elle mit en bouteilles un plein chaudron d'élixir pour rajeunir.

Au début de l'après-midi, elle avala une bouteille d'élixir. Comme c'était très amer, elle procédait ainsi : un verre d'élixir, un carré de chocolat, un verre d'élixir, un bonbon à la fraise. Et ainsi de suite. Après le dernier verre, elle était redevenue jeune et jolie. Si jolie qu'elle aurait pu faire carrière au cinéma. Ou devenir institutrice.

Bernard FRIOT, « La sorcière amoureuse », *Histoires pressées*, Milan, 1988.

31 Apparition (Épisode 1)

Personnages : l'homme et le jardinier

L'HOMME – Vous en avez mis du temps pour m'ouvrir ! C'est incroyable ! Vous ne m'avez pas entendu ou quoi ?

LE JARDINIER – J'étais au fond du jardin, je taillais les haies. Le temps de venir...

L'HOMME – Tailler les haies au fond du jardin ? Quelle drôle d'idée... Personne ne les voit, vos haies ! Alors que là, devant, l'herbe pousse partout, le portail est dégingué et les parterres de fleurs ont disparu...

LE JARDINIER – Je sais bien. Je ne suis qu'un subalterne, j'obéis aux ordres. Mais je pense exactement la même chose que vous. L'entrée du château mériterait plus de soin.

L'HOMME – Qui vous donne des ordres tellement saugrenus ? Surement pas mon ami, il semble ne pas être venu ici depuis la mort de sa femme.

LE JARDINIER – C'est pourtant bien lui. Il m'envoie un courrier à chaque début de mois. Et, à chaque fois, il me demande de soigner le fond du jardin – fleurs, haies, bosquet, petite mare.

L'HOMME – Que c'est bizarre... Décidément, il a l'air d'avoir perdu un peu le sens des réalités. Il est encore complètement affligé par le drame qui l'a touché.

LE JARDINIER – Vous l'avez rencontré ? Comment va-t-il ? Je ne l'ai pas revu depuis si longtemps !

L'HOMME – Il est méconnaissable... Les cheveux blancs, le teint blafard, le dos courbé, dans un épuisement total, j'ai peine pour lui.

LE JARDINIER – J'ai du mal à imaginer ce que vous me contez là ! Il était si heureux du temps de Madame ! C'était l'extase, le ravissement, la félicité, le bonheur absolu.

L'HOMME – C'est ce qu'il m'a dit, en effet. Dites-moi, j'ai l'impression que vous êtes plus qu'un jardinier pour lui !

LE JARDINIER – Oui, nous étions très proches. Il aimait que je l'accompagne dans le parc, je lui parlais des fleurs, il me parlait d'elle. Mais que me vaut votre venue aujourd'hui ? La présence d'un visiteur est si rare, depuis ce jour épouvantable.

L'HOMME – Il me faut récupérer des documents dans le secrétaire de la défunte.

LE JARDINIER – Quoi ? Vous voulez entrer dans la chambre ? Vous... Non, ce n'est pas possible !

L'HOMME – Et pourtant si, mon ami, ce courrier vous en informera, lisez-le.

LE JARDINIER – Je ne doute pas de votre parole. Ni de ce que Monsieur vous l'ait demandé. Mais, n'y allez pas, c'est... ça... ce n'est pas envisageable.

L'HOMME – Allons, allons ! Calmez-vous ! Ce ne sont que quelques lettres à récupérer, attendez-moi là, je n'en ai que pour cinq minutes !

32 Apparition (Épisode 2)**Extrait de texte (225 mots)**

Je m'écarquillais les yeux à déchiffrer les suscriptions, quand je crus entendre ou plutôt sentir un frôlement derrière moi. Je n'y pris point garde, pensant qu'un courant d'air avait fait remuer quelque étoffe. Mais, au bout d'une minute, un autre mouvement, presque indistinct, me fit passer sur la peau un singulier petit frisson désagréable. C'était tellement bête d'être ému, même à peine, que je ne voulus pas me retourner, par pudeur pour moi-même. Je venais alors de découvrir la seconde des liasses qu'il me fallait ; et je trouvais justement la troisième, quand un grand et pénible soupir, poussé contre mon épaule, me fit faire un bond de fou à deux mètres de là. Dans mon élan je m'étais retourné, la main sur la poignée de mon sabre, et certes, si je ne l'avais pas senti à mon côté, je me serais enfui comme un lâche.

Une grande femme vêtue de blanc me regardait, debout derrière le fauteuil où j'étais assis une seconde plus tôt.

Une telle secousse me courut dans les membres que je faillis m'abattre à la renverse ! Oh ! personne ne peut comprendre, à moins de les avoir ressenties, ces épouvantables et stupides terreurs. L'âme se fond ; on ne sent plus son cœur ; le corps entier devient mou comme une éponge, on dirait que tout l'intérieur de nous s'écroule.

Guy DE MAUPASSANT, « Apparition », 1883.

33 Le veston ensorcelé

Personnages : l'homme et son meilleur ami

L'HOMME – J'ai quelque chose de très étrange à te raconter, je ne sais pas si c'est une bonne idée, mais ce secret m'étouffe.

L'AMI – Que t'arrive-t-il ? Je peux tout entendre, je suis ton ami. Tu sais bien que nous sommes toujours tout dit, même nos pensées les plus sombres et nos actes les plus vilains.

L'HOMME – Oui, et c'est bien pour cela que je me tourne vers toi aujourd'hui. Je me suis acheté un nouveau complet chez un tailleur extrêmement doué.

L'AMI – En voilà une nouvelle ! Tant de mystère pour me parler de ta garde-robe ? Je suis très surpris.

L'HOMME – Ce n'est que le début de mon histoire... À chaque fois que je mets la main dans la poche, j'y trouve un billet de dix mille lires...

L'AMI – Quoi ? Que veux-tu dire ? Je ne comprends pas un traitre mot de ce que tu me racontes.

L'HOMME – C'est pourtant simple – quand je mets ma main dans la poche, j'y trouve un billet de dix mille livres. Je le sors de ma poche, j'y remets ma main et j'y trouve un nouveau billet de dix mille livres. Et cela indéfiniment, la poche semble inépuisable.

L'AMI – C'est incroyable ! J'ai du mal à croire une chose pareille ! D'où vient ce veston ?

L'HOMME – Je l'ai commandé chez un tailleur, Alfonso Corticella, ici, à Milan. Un type extrêmement doué, quoiqu'assez mielleux. Il m'a mis très mal à l'aise. Il n'a pas voulu que je le paie.

L'AMI – Ça me paraît bizarre... Un tailleur qui ne veut pas être payé pour son travail, qui te donne une mauvaise impression, ton histoire est inquiétante, je me méfierais.

L'HOMME – Que veux-tu qu'il m'arrive ? Où pourrait être le danger ? Je ne fais rien de mal !

L'AMI – Tu devrais lui rapporter ce veston et lui dire honnêtement ce qu'il en est.

L'HOMME – Et me priver de cette bonne fortune ? J'ai déjà récolté plus de cinquante millions de lires ! Il faudrait que je lui rende aussi cet argent.

L'AMI – Je te comprends, c'est plus facile à dire qu'à faire. Je ne sais pas si j'arriverais à la lui rendre si j'étais à ta place. Cinquante millions ! C'est une sacrée somme ! Difficile de s'en défaire surtout si personne ne te réclame rien !

L'HOMME – Je suis content que tu me comprennes. Pourquoi devrais-je me séparer de cette manne prodigieuse ? D'autant plus, comme tu le dis toi-même, que personne ne me le demande !

L'AMI – À cause de l'attitude du tailleur. Il n'a pas l'air net du tout, celui-là. Je ne sais pas comment il fait, ni pourquoi, mais j'ai l'impression qu'il te tend un piège.

L'HOMME – Tu as peut-être raison. D'ailleurs, celui qui m'a conseillé ce tailleur semblait lui aussi assez bizarre, et surtout, il paraissait très triste. Comment est-ce possible, avec tant d'argent ?

34 Le veston ensorcelé (Épisode 2)**Extrait de texte (174 mots)**

Je ne comprenais pas si je vivais un rêve, si j'étais heureux ou si, au contraire, je suffoquais sous le poids d'une trop grande fatalité. En chemin, à travers mon imperméable je palpais continuellement l'endroit de la poche magique. Chaque fois, je soupirais de soulagement. Sous l'étoffe, le réconfortant froissement du papier-monnaie me répondait.

Mais une singulière coïncidence refroidit mon délire joyeux. Sur les journaux du matin, de gros titres ; l'annonce d'un cambriolage survenu la veille occupait presque toute la première page. La camionnette blindée d'une banque avait été arrêtée et dévalisée rue Palmanova par quatre bandits. Comme les gens accouraient, un des gangsters, pour protéger sa fuite, s'était mis à tirer. Un des passants avait été tué. Mais c'est surtout le montant du butin qui me frappa : exactement cinquante millions (comme les miens).

Pouvait-il exister un rapport entre ma richesse soudaine et le hold-up de ces bandits survenu presque en même temps ? Cela semblait ridicule de le penser. Et je ne suis pas superstitieux. Toutefois l'événement me laissa très perplexe.

Dino BUZZATI, « Le Veston ensorcelé », *Le K* [1966], trad. par Jacqueline REMILLET, Robert Laffont, 1967.

35 La chèvre de Monsieur Seguin (Épisode 1)

Personnages : Blanquette et Monsieur Seguin

BLANQUETTE – Je m’ennuie dans ce pré, attachée à un pieu. Je veux partir !

MONSIEUR SEGUIN – Non, Blanquette ! C’est trop dangereux ! Je vais allonger la corde, tu verras, tu pourras gambader plus loin, découvrir d’autres espaces, brouter une herbe plus fraîche.

BLANQUETTE – Non, ça ne m’intéresse pas. Même avec une corde plus longue, je serai toujours attachée et le pré sera identique, même s’il est plus grand. Pourquoi m’as-tu attachée, d’ailleurs ?

MONSIEUR SEGUIN – Pour que tu ne partes pas. Pour que tu ne puisses pas t’échapper, même si tu en as envie.

BLANQUETTE – Tu sais bien que ça ne sert à rien. Tes six dernières chèvres ont réussi à s’évader. Il suffit de tirer sur la corde pour qu’elle cède, et au besoin, de la ronger pour qu’elle soit moins épaisse. Ce n’est vraiment pas difficile.

MONSIEUR SEGUIN – Ne fais pas cela, je t’en supplie ! Tu sais bien que le loup rôde et ne te laisserait pas longtemps en vie.

BLANQUETTE – Je préfère vivre et mourir libre que de mourir d’ennui. Ici Je veux découvrir d’autres paysages, d’autres saveurs, courir au gré de mon envie, m’abreuver aux ruisseaux, batifoler dans l’herbe haute.

MONSIEUR SEGUIN – Et finir dans l’estomac d’un loup, souffrir sous ses crocs acérés, finir ton voyage terrestre dans la gueule d’un carnassier !

BLANQUETTE – Je n’ai pas peur, je me battraï ! Si je le croise, je lui donnerai des coups de cornes, je le broierai avec mes sabots, je lui briserai les tympanes avec mes cris.

MONSIEUR SEGUIN – C’est sûrement ce qu’a pensé Renaude. Elle était plus forte qu’un bouc, elle s’est lancée dans un combat sans merci, persuadée de sa puissance, convaincue de sa victoire. Il a bien ri en voyant sa fougue inutile ! Il n’en a fait qu’une bouchée ! Qu’est-ce qui t’attire tant dans cette montagne ?

BLANQUETTE – Je sens qu’elle vit, qu’elle bouge ! Je sens qu’elle offre des paysages nouveaux, de la diversité. J’entends l’eau qui coule, les arbres qui bruissent, je vois les couleurs des fleurs, les branches qui se balancent dans le vent, je sens la saveur de l’herbe, les odeurs des bosquets.

MONSIEUR SEGUIN – Je reconnais que ton désir est fort ! Je te propose un marché.

BLANQUETTE – Je t’écoute. Et ne me parle pas d’allonger ma corde ou de déplacer ce pieu de malheur.

MONSIEUR SEGUIN – Non, j’ai bien compris ce qui te manque tellement. Tu en parles si bien que j’ai presque honte d’avoir tant réduit ton univers. J’ai cru prendre soin de toi, mais je n’ai rien compris. Je te propose de t’emmener deux fois par semaine dans la montagne. Je te laisse gambader et profiter de la montagne pendant trois heures puis nous rentrons pour te mettre à nouveau en sécurité.

BLANQUETTE – Quelle belle proposition ! Je suis heureuse que tu m’aies entendue. Deux fois par semaine pendant trois heures, pour un début, c’est acceptable. Mais promets-moi de m’y emmener au moins une fois de plus si l’envie m’en prend.

MONSIEUR SEGUIN – Une fois, oui. Tu es raisonnable, c’est bien. Pour qu’un marché soit possible, il faut qu’il soit équitable. Chacun fait un pas vers l’autre. Je fais le mien, j’apprécie que tu fasses le tien. Marché conclu !

36 La chèvre de M. Seguin (Épisode 2)**Extrait de texte (225 mots)**

Tout à coup le vent fraîchit. La montagne devint violette ; c'était le soir...

« Déjà ! » dit la petite chèvre ; et elle s'arrêta fort étonnée.

En bas, les champs étaient noyés de brume. Le clos de M. Seguin disparaissait dans le brouillard, et de la maisonnette on ne voyait plus que le toit avec un peu de fumée. Elle écouta les clochettes d'un troupeau qu'on ramenait, et se sentit l'âme toute triste... Un gerfaut, qui rentrait, la frôla de ses ailes en passant. Elle tressaillit... puis ce fut un hurlement dans la montagne :

« Hou ! hou ! »

Elle pensa au loup ; de tout le jour la folle n'y avait pas pensé... Au même moment, une trompe sonna bien loin dans la vallée. C'était ce bon M. Seguin qui tentait un dernier effort.

« Hou ! hou !... faisait le loup.

— Reviens ! reviens !... » criait la trompe.

Blanquette eut envie de revenir ; mais en se rappelant le pieu, la corde, la haie du clos, elle pensa que maintenant elle ne pouvait plus se faire à cette vie, et qu'il valait mieux rester. La trompe ne sonnait plus...

La chèvre entendit derrière elle un bruit de feuilles. Elle se retourna et vit dans l'ombre deux oreilles courtes, toutes droites, avec deux yeux qui reluisaient... C'était le loup.

Alphonse DAUDET, « La chèvre de M. Seguin », *Lettres de mon Moulin*, 1869.